1

Horaires

C'était un matin comme les autres, à 17 h. Jacques travaillait de nuit dans son usine cette semaine — enfin ces quatre jours. Il se leva ; le salon embaumait des fins de cendriers dispersés aux endroits stratégiques : bord du canapé, table, cuisine. Impossible de déterminer quel jour de la semaine s'égrainait dans le monde des vivants, mais il se rappelait qu'il devait faire une chose aujourd'hui, pendant les horaires ouvrés.

Le temps avait subi la relativité du travail en 3x8 : il n'y avait plus de matins, de soirs, de nuits, ni même de semaines ou de week-end. Seuls les moments de vacances avec d'anciens amis parvenaient à l'extirper de cette impression de plongée dans un continuum fermé.

Café, clope. Ah oui ! la bagnole, prendre rendez-vous pour les pneus avant le contrôle technique déjà dépassé, au grand bonheur de la dernière maréchaussée croisée. L'agenda indique des nuits jusqu'au vendredi, c'est possible de la laisser au garage un matin, mais alors, il faut raccourcir la nuit pour la récupérer. Cette perspective

le renfrogna. Il laissa tomber son téléphone et chercha mieux à faire. Le frigo étant vide, faire des courses, voilà quelque chose de faisable — il s'était promis d'essayer de réaliser au moins une action par jour dans le monde normal, quels que soient ses horaires. Car commencer à 4 h du matin obligeait une bonne sieste, et finir après 21 h faisait arriver trop tard dans les petits brunchs entre amis. Sans parler des horaires de nuit. Ce travail en équipe avait coupé rapidement les relations sociales avec ses quelques potes du coin, et au bout de trois ans, il s'était habitué à cette vie solitaire, où les rares espaces-temps disponibles correspondent à des plages où tout le monde est occupé. Les tâches ménagères minimales, un peu de jeu vidéo et quelques pornos suffisaient à combler les trous dans son emploi du temps.

Et bien sûr, le travail. Contrôleur qualité dans une grande entreprise fabriquant des satellites, Jacques avait à cœur de bien exécuter ses tâches. Il s'était fait muter en zone de production, car le travail de bureau l'ennuyait profondément, coincé entre des collègues toujours trop sérieux et des murs de paperasse se renouvelant à un rythme effréné.

La première fois qu'il entra dans la salle blanche, il se sentit redevenir un gamin de six ans. Ses yeux s'écarquillèrent tant qu'ils auraient pu sortir de leurs orbites. Devant lui se dressait un gros machin revêtu de papier à chocolat doré, presque tout prêt à partir vivre sa vie dans le vide, à 36 000 km de la Terre. Il aurait voulu le démonter pièce à pièce pour comprendre tout son fonctionnement,

absorber sa magie pour enfin aller avec lui, dans un endroit perdu entre le Soleil et les étoiles. Quelques années plus tard, Jacques ressentait encore un petit frisson en enfilant la blouse, la charlotte, les surchausses, la mise à la masse dans la chaussette, le bracelet antistatique. Cet accoutrement était pénible pour aller pisser — obligé de tout défaire et de tout remettre —, cependant ce sas restait comme une porte dimensionnelle que l'on passait en tenue d'astronaute.

Mais le boulot reste le boulot et reprend vite le dessus.

« T'as oublié ton bracelet antistatique », lui gueula son chef d'équipe en arrivant.

Retour au sas, puis Jacques enchaîna les contrôles sur des choses nouvelles pour lui. Comment vérifier que les rondelles sont dans le bon sens lorsqu'on ignore qu'elles ont un sens ? Check de trois procédures de cent vingt pages laissées par l'équipe précédente, les opérateurs ont-ils bien renseigné la date de péremption de leur scotch ?

Le repas se prenait dans un petit réfectoire, les gars étaient plutôt relax. Câbleurs, mécanos, électriciens, un chef qui parfois se sentait supérieur. Les plateaux de bouffe industrielle étaient parfaitement adaptés pour le micro-ondes, et retour au turbin, à démêler des tas de fils ou à défaire ce qu'on avait fait la veille, car un obscur bureaucrate s'était rendu compte qu'il avait oublié de faire réaliser un contrôle justement dans cette zone. « Faire, défaire, refaire, c'est toujours travailler », philosophaient les anciens pour qui rien ne semblait vraiment important.

Reste que ce rythme, cette vie pesaient sur Jacques, comme un costume de plomb invisible. Il sentait bien

qu'il n'était pas heureux, pas vraiment à sa place. Pourtant, tous les gens qu'il croisait, sa famille, ses vieux copains, lui renvoyaient une image valorisante. Le boulot était prestigieux, il était bien payé — surtout avec les primes des horaires décalés, sans doute parmi les plus généreuses de l'industrie — et la sécurité de l'emploi était presque aussi garantie que pour un fonctionnaire. Mais le fossé avec les ouvriers — la plupart intérimaires, sous surveillance constante, non renouvelés au moindre défaut — était palpable. Être embauché en CDI était une sorte de Graal et donnait une position supérieure dans tous les aspects du travail. Certains vivaient cela avec détachement, effectuant des CDD en alternance chez un concurrent puis un autre, mais la plupart se laissaient prendre au concours du plus faux-cul, lèche-bottes et soumis, attendu par la hiérarchie pour évaluer l'intérêt d'une embauche.

« C'est le mariage de ma fille aujourd'hui, lui dit un collègue intérimaire, un peu âgé, devant le plateau en plastique.

— T'y vas pas ? répondit Jacques étonné.

— Si, mais après le boulot. »

Les samedis soir, ils finissaient à 23 h 30 seulement, pour ne pas empiéter sur le dimanche.

« Tu comprends, je suis déjà un peu en froid avec le chef, et puis j'ai vraiment besoin des primes. Ça coûte cher, un mariage ! »

Cela perturba Jacques un moment : quel est l'intérêt de perdre sa vie à essayer de la gagner ?